L'ouvrage s'achève sur trois annexes fort utiles : un tableau de concordance des numéros propres aux pièces de la collection avec leurs numéros dans le catalogage du livre; un répertoire des inscriptions des céramiques en arabe et en persan, accompagné de la traduction anglaise; une bibliographie exhaustive. L'ensemble des textes, des photographies et des croquis forme au final un catalogue raisonné aussi somptueux que richement documenté. Il rend hommage à la beauté des objets tout en les présentant au lecteur dans toute leur dimension historique.

Valérie GONZALEZ
(IREMAM, Aix-en-Provence)

Werner DIEM, *Arabische Geschäftsbriefe des 10. bis 14. Jahrhunderts aus der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien.* Harrassowitz, Wiesbaden, 1995 (Documenta Arabica Antiqua I). 2 vol. 21 cm × 30 cm. I. Textband, 518 p. II. Tafelband, 76 pl.

Ce volume renferme 68 documents de la Bibliothèque nationale autrichienne que W. D. donne pour des lettres d'affaires (*Geschäftsbriefe*), bien que trois n'appartiennent pas au genre épistolaire : un acte (n° 65) et deux comptes (n^{os} 64 et 68). Il fallait les exclure de l'ouvrage, sinon en changer le titre : remplacer *Geschäftsbriefe* par *Urkunden*, d'autant plus justifié que maintes lettres ne traitent pas d'affaires, même si le terme est pris au sens large et même si la frontière entre commercial et privé est souvent difficile à déterminer dans la correspondance de l'Islam médiéval, vu les liens de sang ou d'amitié entre marchands. Ainsi, il n'y a aucune activité économique lorsqu'un père écrit à son fils (n° 15), inquiet de n'avoir pas reçu de réponse à ses plis, pour l'aviser d'un envoi de pois chiches, de fèves, de dattes et de fruits accompagnant ses vêtements et ses cahiers et lui annoncer son retour deux jours avant la fête; ou lorsqu'un homme demande à son frère de lui acheter divers remèdes (n° 57) ou prie son correspondant de lui renvoyer le Coran qui lui appartient et que celui-ci lui répond au dos du billet qu'il ne peut se rendre immédiatement à son désir, car il a prêté le Livre saint à une relation (n° 56). Cette liste pourrait s'allonger d'exemples de lettres privées indûment tenues pour lettres d'affaires, sans que le profit en soit apparent.

Des papiers rassemblés, seuls huit forment trois groupes homogènes : le premier comporte deux lettres (n^{os} 30-31) envoyées par deux expéditeurs à différents destinataires; le second trois (44-46) adressées à un même marchand; enfin le dernier, également trois (n^{os} 41-43) expédiées à un même commerçant. Tous les autres documents n'offrent d'autre lien que la collection qui les abrite : même leur origine varie souvent, lorsqu'elle est connue, car la destination est rarement spécifiée dans l'adresse : trois lettres (n^{os} 23, 25 et 41) furent délivrées à Fusṭāṭ où elles ont dû être exhumées, comme probablement deux autres (n^{os} 42-43) qui appartenaient aux mêmes archives que la dernière; une (n° 13) doit provenir de Šunbār et

BCAI 14 (1998) W. Diem: Arabische Geschäftsbriefe des 10. bis 14. Jahrhunderts aus der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien, recensé par Y. Rāġib
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

une (n° 36) d'Ašmūnayn, où maints papiers furent ramenés au jour (notamment le n° 37) [4]. Quant au lieu de rédaction, il diffère encore plus que le lieu de trouvaille, comme le révèlent maintes indications que l'on relève dans les lettres : deux furent même écrites en Syrie, l'une à Damas (n° 47), l'autre à Naplouse (n° 66).

Des 68 documents, deux seulement sont rigoureusement datés : l'acte (n° 68) de la fin de *ḏū l-ḥiğğa* 506 / mi-juin 1113; et un compte (n° 65) du 17 *muḥarram* 736 / 6 septembre 1355. Bien que plus tardif, le dernier précède le premier, car W. D. ne se soucie guère de chronologie, comme il l'a déjà montré [5]. Deux autres peuvent être approximativement situés dans le temps par la mention d'une année figurant dans la teneur même (n° 27) ou dans un fragment de texte rédigé au recto (n° 24). Les papiers restants sont dépourvus de date ou ne portent qu'une indication inutile (n^os^ 41, 44, 45 et 46) qui ne comporte que la quantième et le mois, sans l'année. La correspondance était, en effet, rarement datée en Islam médiéval, à moins qu'elle n'émanât du Pouvoir : seuls quelques particuliers indiquaient aux premiers siècles le moment où ils avaient pris le calame pour donner de leurs nouvelles à leur famille [6]. Puis cette coutume se perdit dans la suite. Même les marchands et les commissionnaires négligeaient de dater leurs plis, sauf parfois les juifs [7]. Aussi il fallut à W. D. attribuer une date aux documents qui n'en ont pas : il les a situés dans un siècle, parfois dans deux, car l'écriture qui lui a servi de repère ne change pas brutalement par période de cent années : un homme de la fin du VII^e^ siècle de l'hégire ne modifie pas sa main en entrant dans le nouveau : il continue de tracer les lettres, comme il l'a fait dans le précédent. Mais les datations de W. D. semblent aussi légères qu'incertaines : comment peut-on localiser avec certitude des documents, alors que l'écriture tardive n'a encore fait l'objet d'aucune étude poussée qui permette d'en tracer l'évolution? Quelques-unes peuvent cependant être sûrement rectifiées, grâce à la mention d'un monument ou d'un personnage connu de l'histoire, sinon grâce à une épithète désignant une monnaie. Ainsi le pli n° 23 devait être délivré, suivant l'adresse, dans la *qaysāriyya* d'Ibn Muyassar (fautivement lu Abū Qāsim, comme je vais le montrer en temps voulu) : il ne saurait donc remonter au V^e^/XI^e^ siècle, comme le prétend W. D., car le monument n'a pu surgir

4. D'après les informations recueillies par A. Grohmann et signalées dans la monographie même, p. 2.

5. Ainsi on peut se demander pourquoi il a classé dans « Einige frühe amtliche Urkunden aus der Sammlung Papyrus Erzherzog Rainer (Wien) », *Le Muséon* 97, 1984, un sauf-conduit de 112 H., p. 146-151, après un autre de 116 H., p. 141-146, malgré leur forme et leur nature identiques. Un papyrologue ne peut mépriser la chronologie, même s'il ne porte aucun intérêt à l'histoire.

6. Une missive familiale de la collection Michaélidès, aujourd'hui conservée à la bibliothèque de l'université de Cambridge, est datée de 102 de l'hégire. Cet exemple ne semble cependant pas une exception : le hasard n'a épargné qu'un nombre infime de lettres privées du temps des Omeyyades.

7. Quelques lettres de la Geniza du Caire portent deux dates, celles de leur rédaction et celle de leur réception, ce qui révèle le délai d'acheminement, S. D. Goitein, *A Mediterranean Society*, Berkeley, Los Angeles, Londres, 1967-1994, I, p. 289-290.

BCAI 14 (1998) W. Diem: Arabische Geschäftsbriefe des 10. bis 14. Jahrhunderts aus der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien, recensé par Y. Rāġib
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

du sol qu'entre *ḏū l-ḥiǧǧa* 522 / novembre-décembre 1128 et *rabīʿ* I 531 / novembre-décembre 1137 : la première date est celle de la nomination de son fondateur, Muḥammad b. Hibat Allāh b. Muyassar, comme cadi; la seconde, celle de sa mort [8]. La marge d'erreur serait faible, si l'écriture ne trahissait une époque encore plus tardive, probablement postérieure à l'avènement des Ayyoubides, notamment par les *mīm*-s initiaux écrits au-dessus de la ligne comme des *fāʾ* ou des *qāf*-s. De même, les lettres nos 17 et 51 ne peuvent appartenir au Ve/XIe siècle, comme le croit W. D. : elles doivent être antérieures aux Fatimides en raison de l'épithète *maʿsūl* ou *maġsūl* qui désignait les dinars de bon aloi pour les différencier des dinars altérés appelés *ǧawāz*, car elle fut abandonnée après la conquête, la monnaie iḫšīdite étant désormais refusée [9]. De plus, la dernière missive est certainement encore plus vieille, comme le révèle la mention d'Abū Ǧaʿfar, fils d'al-Muhtadī (l. 4) [10]. S'il était né l'année de la mort du calife éphémère (256/870) ou la suivante, il aurait eu 130 printemps l'an mil. La lettre doit donc remonter à la fin du IIIe/IXe siècle ou au début du suivant, comme une autre (n° 53) que W. D. situe également dans le Ve/XIe siècle, où les enfants du même calife sont cités (l. 14). Enfin le pli n° 52 est probablement du IVe/Xe siècle plutôt que du suivant, car Abū l-Fatḥ Manṣūr al-Iḫšīdī qui s'y trouve mentionné (l. 10) ne pouvait avoir vécu si longtemps. Ces cinq exemples prouvent que les datations de W. D. sont dénuées de fondement : aussi les autres ne peuvent qu'inspirer la méfiance, même si elles risquent d'être exactes. Les limites chronologiques dans lesquelles il a enfermé les documents (IVe/Xe-VIIIe/XIVe siècle) doivent donc être reculées en amont, comme en aval : les plus anciens peuvent remonter à la fin du IIIe/IXe, non pas nécessairement les trois lettres (nos 1, 2 et 26) que W. D. attribue à ce siècle, comme au suivant, mais plutôt les deux (nos 51 et 53) où figure le nom d'al-Muhtadī; et les plus récents pourraient n'être que du IXe/XVe siècle, dont l'écriture ne se distingue guère de celle du précédent, voire de la fin du Moyen Âge, car les collections de papyrus renferment des papiers aussi tardifs, dont l'origine archéologique n'est même pas établie.

La longueur des documents varie considérablement : si les plus brefs comportent de trois à cinq lignes [11], les plus longs en dépassent 60 : l'un fait 61 (n° 68), l'autre 68 (n° 47) et le dernier 83 (n° 46). Ils comptent partant parmi les plus étendus que le hasard ait ramenés au jour. De même, leur intérêt est loin d'être égal : si celui des billets est parfois médiocre, celui de quelques lettres est souvent capital, sans que W. D. l'ait toujours saisi : ainsi une d'entre elles (n° 2) mentionne l'usage de voitures (*ʿaǧal*) pour le travail des champs, la roue était donc plus répandue en Égypte médiévale que les sources narratives n'ont permis jusqu'à présent de le penser; une

8. Ibn Muyassar, *Aḫbār Miṣr*, éd. A. F. Sayyid, Le Caire, 1981, p. 128; Maqrīzī, *Mawāʿiẓ wa iʿtibār*, Būlāq, 1270/1853, II, p. 453; le même, *Muqaffaʿ*, éd. M. Al-Yaʿlāwī, Beyrouth, 1441/1991, VII, p. 398.

9. M. L. Bates, « Coins and money in the Arabic Papyri », dans *Documents de l'Islam médiéval*, éd. Y. Rāġib, Le Caire, 1991, p. 62-64.

10. Ce calife avait eu 23 enfants, 17 fils et 6 filles, Ṣafadī, *Wāfī* V, éd. S. Dedering, Wiesbaden, 1970, p. 146.

11. Un n'a que trois lignes (n° 24); trois en ont quatre (nos 5, 27 et 29); et les deux autres cinq (nos 6 et 34).

BCAI 14 (1998) W. Diem: Arabische Geschäftsbriefe des 10. bis 14. Jahrhunderts aus der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien, recensé par Y. Rāġib
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

seconde (n° 25) est adressée à un marchand de la fameuse corporation des *kārimī*, dont la correspondance passe pour perdue; une troisième (n° 46) fournit d'amples informations sur le commerce du blé, du poivre et des noisettes. Encore ne sont-ce que des exemples arbitrairement choisis : l'ouvrage renferme d'autres indications précieuses sur la vie sociale et économique que W. D. n'a pas jugé dignes d'être signalées.

Malgré la minutie avec laquelle W. D. a dû corriger des épreuves, maintes coquilles lui ont échappé. J'en ai relevé plusieurs incidemment (et non systématiquement, comme j'aurais dû le faire) qu'il faut impérativement rectifier : p. 18, n° 3, verso, l. 1 : *anaftu* en *anfaḍtu*; p. 23, n° 4, recto, marge supérieure, l. 9 : *qabaṣna* en *qabaḍa*; p. 33, n° 6, l. 5 : *al-tāḥiya* en *al-nāḥiya*; p. 59, n° 11, adresse : *ta'yīda* en *ta'yīdahu*; p. 65, n° 12, l. 4 : *baqla* en *qabla*; p. 73, n° 14, l. 4 : *Maqūra* en *Marqūra*; p. 147, n° 30, adresse : *al-abī* en *li-Abī*; p. 167, n° 33, l. 12 : *bi-ḥawāb* en *bi-ǧawāb*; p. 189, n° 38, l. 13 : *al-ḫabar* en *al-ḫubz*; p. 218, n° 41, recto, b, l. 7 : *al-šaḥiyya* en *al-šayḫiyya*; p. 247, n° 44, l. 12 : *ḏanānīr* en *danānīr*; p. 248, n° 44, verso, l. 6 : *iḥtimāǧ* en *iḥtāǧa*; p. 285, n° 46, verso, l. 5 : *li l-mulūk* en *li l-mamlūk*; p. 309, n° 47, l. 23 : *ṭalata* en *ṭalaṭa*; p. 329, n° 48, l. 6 : *bi-ḥamsa* en *bi-ḫamsa*; p. 347, n° 51, l. 3 : *ʿazzaka* en *aʿazzaka*; l. 8 : *ittasafab* en *ittasafat*; p. 363, n° 54, l. 3 : *ḥawāb* en *ǧawāb*; p. 388, n° 60, l. 4 : *ʿašīran* en *ʿišrīna*; l. 7 : *ḥawā'iḥbika* en *ḥawā'iǧika*; l. 9 : *ḥamīʿ* en *ǧamīʿ*; p. 427, n° 67, l. 4 : *ḍuʿnika* en *ḍaʿfika*. Même le texte en caractères romains ne semble pas vierge de coquilles, malgré le soin dont sa photocomposition a fait l'objet : trois, à vrai dire, infimes, me sont tombées sous les yeux, alors que je n'avais pas tenté d'en découvrir : aussi faut-il lire, p. 126 : « marchés » (et non « marchès »); p. 193 « l'endroit où » (et non « ou »); p. 510 : « correspondance » (et non « correspondence »). Ces oublis n'éveillent pas toujours l'attention des auteurs, même méticuleux, si bien qu'on devrait se résigner à les qualifier d'inévitables. Plusieurs ne méritaient peut-être pas d'être signalés, puisqu'ils sont spontanément corrigés par tout lecteur doué de raison, s'ils ne surprenaient : comment ont-ils pu échapper à l'observation d'un esprit aussi pénétrant que W. D. qui se plaît visiblement à relever la moindre faute dans l'œuvre d'autrui!

Passons maintenant aux lectures. La vérification de l'édition m'a permis d'en noter une foule qui déroutent parce qu'elles ne correspondent pas au tracé visible en photo [12] ou parce qu'elles sont dénuées de sens. Aussi maintes phrases sont incohérentes, sinon bizarres, non seulement lorsqu'elles sont mutilées (n° 3), mais aussi lorsqu'elles sont entières (n°s 4, 11, 27 et 31). Les rectifications intégrales me prendraient un temps infini, peut-être plus que W. D. n'en a consacré à l'ouvrage que je n'ai pas, au demeurant, le dessein de refaire : à son encontre, j'éprouve plus de plaisir au déchiffrement des textes que j'ai choisi de publier qu'à la vérification de celui d'autrui, surtout que l'examen de l'original me paraît indispensable, même si

12. Comme le terme *darāhimī*, p. 18, n° 3, l. 4 : non seulement, il ne correspond pas à la graphie, mais ne donne aucun sens. Il eût mieux valu mettre des points de suspension que de souligner l'incertitude de la lecture.

BCAI 14 (1998) W. Diem: Arabische Geschäftsbriefe des 10. bis 14. Jahrhunderts aus der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien, recensé par Y. Rāġib
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

je dispose de photos aussi claires que celles que rassemble quasi intégralement le second volume [13]. Aussi il a fallu me borner à des contrôles partiels et sacrifier même maintes rectifications possibles, pour n'en retenir qu'un choix significatif, car ce compte rendu a largement dépassé l'étendue qu'une revue accorde d'ordinaire aux réflexions critiques inspirées par une œuvre frais parue. Je commencerai par celles qui s'imposent comme indubitables :

— p. 23, n° 4, l. 14 : il faut lire *ğiddan* (et non *ğidd*); le *wāw* qui suit est un *nūn* qui accompagne dans la graphie la désinence du *tanwīn* [14]. La phrase est claire : *fa-inna al-ḥāğata ilayhi māsatan ğiddan.* On la retrouve dans une autre lettre (p. 110, n° 22, l. 9), mais le terme *ğiddan* est écrit avec un *alif*;

— p. 85, n° 17, l. 14 : *wa unfiḏuhu ilayka ʿalā iṯri* (et non *amri*) *kitābī haḏā* (je te l'enverrai à la suite de ma lettre que voici).

— p. 115, n° 23, adresse : il faut lire *taṣil ilā Miṣr...* (À faire parvenir à Miṣr...), puis *tusallam li-Muḥammad...* (à remettre à Muḥammad...), sinon *yaṣil* ou *yusallam*, mais non *taṣil* et *yusallam.* Les deux verbes se rapportent à un même sujet sous-entendu : le premier ne peut donc se mettre au féminin et le second au masculin. Si le terme omis est *waraqa* (feuille), comme dans la teneur (recto, l. 5), le féminin s'impose. Mais si c'est *kitāb* (lettre), le masculin doit être utilisé. De même, l'appellation de la *qaysāriyya* où le pli devait être délivré est Ibn Muyassar (et non Abī Qāsim). La clarté de la cursive ne permet pas de confondre deux noms qui n'ont que trois lettres communes (*alif, bā'* et *sīn*) des sept dont ils sont formés. Quelques-unes prêtent effectivement à confusion, le *yā'* et le *nūn* finaux, le *mīm* et le *qāf* initiaux, ainsi que le *yā'* et l'*alif* médians. Mais prendre un *rā'* pour un *mīm* en fin de mot, c'est ignorer la paléographie, d'autant plus que cette dernière lettre apparaît différemment tracée à la même ligne dans le verbe *yusallam.* La notoriété de cette halle de Fusṭāṭ aurait pourtant permis à W. D. de lire correctement son nom, s'il avait pris la peine de l'identifier. Il y en avait, au fait, deux : la grande dans le marché de Wardān [15]; la petite, quelques pas plus loin, dans celui des fripiers (*qaššāšīn*) [16]. De même, le nom du *funduq* d'Ibn Baššār dont W. D. a souligné l'incertitude n'emporte guère la conviction. Mais n'ayant pas été retenu par l'histoire comme celui de la précédente *qaysāriyya,* il est impossible de le rétablir avec certitude : je penche cependant pour *Banī Miskīn*;

13. Ne manquent que deux sans importance : le verso des lettres n^{os} 2 et 36 qui ne comportent que quelques mots.

14. Voir les exemples relevés par S. Hopkins, *Studies in the Grammar of Early Arabic*, Oxford University Press, 1984, p. 43, § 45 b. J'en ai rencontré d'autres dans des lettres encore impubliées, notamment *kaṯīran.*

15. Ibn Duqmāq, *Al-intiṣār li-wāsiṭat ʿiqd al-amṣār*, éd. K. Vollers, Būlāq, 1310/1893, IV, p. 38; Maqrīzī, *Mawāʿiẓ wa iʿtibār* II, p. 91; passage traduit, dans A. Raymond et G. Wiet, *Les marchés du Caire*, Le Caire, 1979, p. 132; P. Casanova, *Essai de reconstruction topographique de la ville d'al Fousṭâṭ ou Miṣr*, Le Caire, 1919, p. 267-270.

16. Ibn Duqmāq, *op. cit.*, IV, p. 38-39; P. Casanova, *loc. cit.*

BCAI 14 (1998) W. Diem: Arabische Geschäftsbriefe des 10. bis 14. Jahrhunderts aus der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien, recensé par Y. Rāġib
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

— p. 184, n° 37, verso, adresse : le *ductus* n'autorise pas à lire *al-Ḥasan*, mais *al-Ḥusayn*, le *yā'* étant clairement tracé.

Maintenant passons aux amendements hautement probables :

— p. 13, n° 2, l. 6 : *ğurūn al-munya* (les greniers du village, au lieu du singulier *ğurn*), car le *wāw* est clairement tracé; l. 8, la lecture *al-maḫzan* est plus probante qu'*al-ğurn*;

— p. 22, n° 4, l. 3 : *illā iḫtiyāṭ* (que par prudence) s'impose autant pour le *ductus* que pour le sens, au lieu de *iḫtafaẓa*; (l. 4) : *lam uḫaffifhā* (et non *ḫaffafhā*), le haut de la hampe du *alif* est encore visible dans la photo, bien que le bas soit effacé. La lecture *al-laǧāǧa* (l. 3 et 6) n'offre aucune signification que la raison puisse retenir : je serais tenté de proposer *al-ḥāǧa* avec un *lām* superflu, si le mot n'apparaissait dans la marge supérieure (l. 12) correctement écrit. Il s'agit d'un envoi que l'expéditeur a prudemment allégé et non de persévérance (*Unbeirrbarkeit*);

— p. 36, n° 7, l. 13-15 : *mā kallamtuka kalimatan* est préférable à *ğumlatan*, car le rédacteur distingue les *kāf*-s initiaux et médians des *ğīm*-s, des *ḥā'*-s et des *ḫā'*-s; puis, l. 15 : *wa l-kattānu allaḏī fī l-ġayṭi* (au lieu de *fī l-ġamṭi*). Certes, le *yā'* de *ġayṭ* pourrait passer pour un *mīm*. Mais dans les lettres provenant de la campagne, on ne rencontre généralement que des termes courants, et non aussi rares que *ġamṭ* que W. D. a rendu par *Niederung* (terrain bas);

— p. 114, n° 23, l. 1 : la lecture *al-wafiyy* (fidèle) est plus fidèle au *ductus* qu'*al-muwaqqar* (vénéré) : le *mīm* initial semble absent et le *yā'* final est clairement distingué du *rā'*;

— p. 123, n° 25, l. 8 : *bi-ğumlatihā* donne un meilleur sens que *tuğmiluhā* ou *taḥmiluhā*. Les cent dirhams restants seront remis entièrement au destinataire avec le prix du corail;

— p. 129, n° 26, l. 6 : *lā tuḥriğnī ilā l-safar* (ne me force pas à voyager) paraît s'imposer, plutôt que *taǧūğnī* (que j'avoue ne pas comprendre). Serait-ce encore une coquille : *taḥūğnī*, puisque W. D. l'a rendu par « *nötigen* »? Dans l'adresse, la lecture *li-Abī l-Naǧm* est préférable à *li-Abī l-Naǧā*. La dernière lettre s'apparente au *mīm* final (voir verso, l. 5 : *i'lam*) plutôt qu'à un *yā'* différemment écrit, comme le révèle le mot *mawlā* dans l'adresse;

— p. 147, n° 30, recto, l. 6 : *wa llāhu tabāraka wa ta'ālā yaqḍī bi-mā* (et non *ka-mā*) *yašā'u*, car les *kāf*-s initiaux et médians sont différemment écrits;

— p. 189, n° 38, l. 13 : il faut probablement lire *wa mā 'ariftūnī* (mais certainement pas *mā 'isr qawī*, mots vides de sens) *wa mā ta'rifūna illā* (vous ne me connaissez pas et vous ne savez que...). Les points diacritiques sont pourtant clairement marqués, même si le trait qui suit le *'ayn* initial pourrait être pris pour un *sīn*; de plus, le mot est répété dans la suite de la lettre au dos écrit presque exactement de la même manière (l. 10), mais avec un *mīm* entre le *tā'* et le *wāw*, où il a été correctement lu par W. D.;

— p. 388, n° 60, l. 7 : il convient d'ajouter *bihi* entre *katabtu* et *ilayka*, clairement écrit mais lié au verbe précédent;

— p. 415, n° 65, l. 8 : la lecture *nafsihi* après la formule *ašhada 'alā* est improbable. Les mots effacés qui suivent où W. D. a cru reconnaître la *ḥamdala* doivent former la signature du témoin.

Ces lectures sont parfois si évidentes que l'on ne peut manquer d'être consterné qu'un

BCAI 14 (1998) W. Diem: Arabische Geschäftsbriefe des 10. bis 14. Jahrhunderts aus der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien, recensé par Y. Rāğib
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

philologue qui fait tant de zèle à rectifier les travaux d'autrui [17] (ou penser le faire, quitte à revenir ensuite des erreurs passées [18]) ne les ait pas retenues dans l'édition ni envisagées dans le commentaire pour en proposer d'autres si éloignées du *ductux* et aussi vides de sens. Elles trahissent un déchiffrement hâtif : il faut au papyrologue sans cesse revenir sur le texte et tenter toutes les combinaisons possibles pour choisir finalement la plus proche de la graphie et la plus signifiante, sinon renoncer à publier des textes incohérents : en papyrologie, la qualité doit primer la quantité, car les lecteurs susceptibles de leur prêter quelque intérêt doivent reprendre le travail pour les comprendre et les utiliser.

Comme toutes les traductions, celles de W. D. sont tributaires de l'édition. Mais même si le texte est correctement établi, elles ne sont pas vierges de contresens qui ne manquent pas de surprendre de la part d'une personne qui manifeste un goût vif à corriger les méprises réelles ou supposées des savants du siècle présent et même du précédent [19]. Des vérifications partielles m'ont permis de relever quelques bévues. W. D. semble ignorer que le sens des mots change souvent suivant le temps : ainsi on ne peut traduire *funduq* par « hôtel » (*Gasthof*), comme il le fait p. 116, car le terme ne désignait pas ces maisons au Moyen Âge, comme de nos jours : on le donnait à des entrepôts principalement destinés au dépôt et à la vente des marchandises, et accessoirement susceptibles de loger les voyageurs. De même, W. D. oublie que les mots revêtent parfois plusieurs significations dans une langue et qu'il appartient au traducteur d'en choisir la meilleure, sinon la plus plausible, suivant le contexte. Ainsi dans l'adresse d'une lettre, p. 61, n° 11, *waliyy* n'a guère été compris par W. D. : il a cru qu'il voulait dire « ami », puisqu'il l'a rendu par « dévoué » (*ergeben*), alors qu'il désigne « client », plutôt qu'« aide » : d'une part, l'expéditeur n'a qu'un seul nom (Manṣūr) [20], car il ne le fait pas suivre de celui de son père; de l'autre, il appelle à deux reprises le destinataire, un commandant (*qā'id*), « mon maître » (*mawlāya*), non seulement pour lui témoigner son respect, mais parce qu'il était effectivement son patron. Dans la même lettre, l. 6, la traduction de la phrase *anta ta'lamu annī 'abduka wa ṣanī'atuka* appelle remaniement : *'abd* est rendu par « esclave » (*Sklave*) au lieu de « serviteur », pourtant l'expéditeur avait été affranchi par le destinataire, puisqu'il se déclare, dans l'adresse, son « client » (*waliyy*) : s'il lui appartenait

17. Voir par ex., « Philologisches zu den Khalili-Papyri », *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 83, 1883, p. 39-81, où il critique les lectures de G. Khan alors que les siennes sont souvent plus imparfaites.

18. W. D. reconnaît parfois ses erreurs : ainsi dans son compte rendu du second volume de mes *Marchands d'étoffes du Fayyoum*, il avait proposé *wa-hanna'aka <bi>karāmatihi* au lieu de *habāka*. Mais il a finalement abandonné cette lecture, comme il l'écrit p. 75, n. 19, avant même la publication du troisième volume de ma série, où la formule revient toujours sans *bi*.

19. Est-ce vraiment utile de critiquer Et. Quatremère et R. Dozy, comme W. D. le fait p. 61, alors que ces deux savants dépassent en stature la majorité des arabisants du temps présent?

20. Esclaves et affranchis n'avaient, en effet, qu'un nom, voir mon article « Les esclaves publics aux premiers siècles de l'Islam », dans *Figures de l'esclave au Moyen Âge et dans le monde moderne*, sous la direction d'Henri Bresc, L'Harmattan, Paris, 1996, p. 7-30.

BCAI 14 (1998) W. Diem: Arabische Geschäftsbriefe des 10. bis 14. Jahrhunderts aus der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien, recensé par Y. Rāġib
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

encore, il aurait usé d'autres termes pour se désigner : peut-être pas *'abd*, s'il était noir (dont l'emploi était réprouvé) [21], mais *mamlūk*, s'il était blanc, sinon *fatā* ou *ġulām*. Quant au mot *ṣanī'a*, il est devenu « créature » (*Geschöpf*), alors qu'il revêt maintes significations : « élève, apprenti, protégé ou personne qu'on a élevée, éduquée ou instruite », que W.D. n'a pas manqué de rappeler [22], aussi bien que « partisan » [23], qu'il semble ignorer. La traduction : « Tu sais que je suis ta créature » est partant excessive : elle frise le péjoratif, sans être toutefois incorrecte. Comme la lettre ne révèle pas la nature du lien qui unissait l'expéditeur au destinataire, à savoir s'il lui devait sa formation et sa situation ou s'il était seulement son protégé, il eût mieux valu rendre le mot par « obligé » (*verpflichtet*). Dans un autre pli, p. 85, n° 17, l. 8, W. D. traduit mécaniquement *'an širā al-ḫādim* par « de l'achat du serviteur » (*des Kaufs des Dieners*), comme si les hommes libres pouvaient être légalement acquis. Ce terme ne désignait pas seulement en Égypte le domestique et l'eunuque, mais également la femme esclave, généralement de basse catégorie, alors qu'on le donnait en Andalus à l'esclave de luxe [24]. L'exemple le plus instructif que j'ai rencontré figure dans une lettre de maquignon de la Beinecke Library encore inédite : il y informe un confrère qu'ils n'ont vendu aucune *ğāriya*, ni aucune *waṣīfa*, mais quelques *ḫādim* (*wa lam nabi' min al-ğawārī wa l-waṣā'if qalīl wa lā kaṯīr wa qad bi'nā ba'ḍ al-ḫadam*). Puis, à une date inconnue, probablement sous les Fatimides, mais peut-être avant, cette acception fut évincée par celle d'eunuque [25]. Or dans la lettre, il doit désigner la première catégorie d'esclaves, sinon la seconde, mais non le serviteur, car l'expéditeur parle d'une *ğāriya* achetée pour 29 dinars (l. 11) et d'un eunuque *ġulām ḫaṣiyy* (l. 7). W. D. n'ignore cependant pas les deux sens du terme, d'autant plus qu'il a rencontré le premier dans une lettre [26] où il l'a correctement traduit. Ailleurs, la traduction semble lourde par l'adjonction d'un terme superflu : ainsi p. 99, n° 19, l. 2, la formule « *ḫatama lanā wa laka bi l-sa'āda* » a été rendue par : « *und schenke uns und Dir dereinst Glück...* », alors que la phrase ne comporte pas le mot *yawm* ou un synonyme. Aussi peut-il juger dans le commentaire, p. 100, ma traduction « et t'accorde le bonheur! » pas tout à fait correcte (*nicht ganz richtig*).

21. Naḥḥās, *Ṣinā'at al-kuttāb*, éd. B.A. Ḍayf, Beyrouth, 1410/1990, p. 169.

22. P. 61. W. D. critique à juste raison la traduction « client » qui remonte à R. Dozy, suivant Et. Quatremère, même si elle est reprise par S. D. Goitein, *op. cit.* V, p. 81, 655.

23. R. P. Mottahedeh, *Loyalty and Leadership in an Early Islamic Society*, Princeton, 1980, p. 82-95. Aussi W. D. juge la traduction de F. Rosenthal par *followers* incorrecte (*unzutreffend*).

24. Saqaṭī, *K. fī adab al-ḥisba*, éd. G. S. Colin et E. Lévi-Provençal, Paris, 1931, p. 49. Voir aussi Ibn al-'Aṭṭār, *K. al-waṯā'iq wa l-siğillāt*, éd. P. Chalmeta et F. Corriente, Madrid, 1983, p. 273.

25. Voir notamment, A. Cheikh Moussa, « Ğāḥiẓ et les eunuques ou la confusion du même et de l'autre », *Arabica* XXIX, 1982, p. 212-214; D. Ayalon, « On the term *khādim* in the sense of « eunuch » in the early Muslim sources », *Arabica* XXXII, 1985, p. 289-308; A. Cheikh Moussa, « De la synonymie dans les sources arabes anciennes? le cas de *ḫādim* et de *ḫaṣiyy* », *ibid.*, p. 309-322.

26. *Arabische Briefe aus dem 7.-10. Jahrhundert*, Vienne, 1993, p. 54, n° 19, l. 20.

BCAI 14 (1998) W. Diem: Arabische Geschäftsbriefe des 10. bis 14. Jahrhunderts aus der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien, recensé par Y. Rāğib
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

En effet, le commentaire ne se confine pas au texte : W. D. y revoit les différentes traductions des mots et des formules que donnent d'autres ouvrages, sans manquer de critiquer celles qui lui paraissent fautives (même si elles ne le sont pas). Cette compilation semble cependant inutile, sinon dangereuse; autrement dit, elle est susceptible de dévoyer au lieu d'éclairer. Vaut mieux un exemple probant qu'une dizaine d'improbables : ainsi l'épithète *ṣaḥīḥ* appliquée au dirham, p. 161, n° 32, (l. 8) ne signifie pas « sans défaut » (*einwandfrei*), comme le croit W. D., p. 162; les nombreuses références, p. 163-164, ne lui ont été d'aucun secours pour sa compréhension, si elles ne l'ont pas induit en erreur. En revanche, une lettre destinée à paraître dans le quatrième livre de mes *Marchands d'étoffes du Fayyoum* a le mérite d'en révéler le sens exact : un correspondant d'Abū Hurayra s'excuse de lui adresser des dirhams *qiṭa'*, alors qu'il lui avait demandé de ne lui en envoyer que des *ṣiḥāḥ*. Ce passage prouve que l'adjectif désignait les pièces entières, pour les distinguer des pièces découpées (*qiṭa'*) dont le marché regorgeait. Cette accumulation de citations est parfois même incomplète, car la référence essentielle y manque : ainsi p. 26-27, W. D. reproduit les différentes attestations de l'épithète *ma'sūl* ou *maġsūl*, sans signaler l'article de M. L. Bates pourtant paru en 1991 [27], le premier à en proposer une interprétation plausible; de même, il consacre un long développement au mot *ṣanī'a*, mais semble ignorer les pages fondamentales que R. P. Mottahedeh lui a consacrées [28]. Enfin ce commentaire paraît souvent indûment prolixe : est-ce original et palpitant de rappeler les citations d'une invocation aussi courante que *aṭāla Allāhu baqā'aka*, même associée à d'autres qui ne le sont pas moins (p. 39-41, 155-156) ou de formules aussi courantes que *innahu ǧawādun karīmun* (p. 82) ou *innahu samī'u al-du'ā'i* (p. 333)? Par contre, lorsqu'une phrase est incohérente ou biscornue par une lecture fautive, le commentaire tend à s'estomper, alors qu'il s'avère nécessaire : ainsi lorsque W. D. lit *mā 'isr qawī*, p. 189, n° 38, l. 13 qu'il traduit p. 191, par « *würde eine sehr schwierige Situation behoben werden* », il se contente de signaler, p. 193, le sens dialectal de *qawī* « beaucoup ».

Par ces critiques sélectives (mais qui mériteraient d'être exhaustives), je ne vise pas à briller (le vernis facile m'est intolérable) ou à décourager W. D. dans un domaine dont nul ne conteste les embûches, mais, au contraire, à le stimuler à poursuivre le programme annoncé plus soigneusement : rien ne sert de publier hâtivement des documents confusément classés, légèrement datés et imparfaitement déchiffrés et traduits, sans parler des coquilles dont ils sont truffés. Autrement dit, il lui faut devenir aussi sévère pour lui-même qu'il l'est pour les autres : la rigueur commence par soi.

Yūsuf RĀĠIB
(CNRS, Paris)

27. *Op. cit.*, p. 43-64.

28. *Op. cit.* p. 82-95.

BCAI 14 (1998) W. Diem: Arabische Geschäftsbriefe des 10. bis 14. Jahrhunderts aus der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien, recensé par Y. Rāġib
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net